

Pour un « et » de trop

Le récit de Jeanne Cordelier « *La Dérobade* » est réédité, trois décennies après son succès initial. Et l'on découvre les circonstances bien peu glorieuses qui ont alors entouré sa publication.

Il y a trente ans paraissait *La Dérobade*,

récit de sa vie de putain par Jeanne Cordelier. Le livre connut un beau succès critique et un immense succès public (1,2 million d'exemplaires, 19 traductions). Des chiffres qui métamorphosent un phénomène de librairie en phénomène de société. Après le séisme, l'auteure se maria, quitta la France pour voyager puis s'installer en Suède et publier une dizaine de romans et de recueils de nouvelles. Le 3 mai prochain, un peu plus de trente ans après, *La Dérobade* (400 p., 22 €, Phébus) reparaitra, précédée d'un bref avant-propos de Benoîte Groult qui en avait largement accompagné le succès. Ce texte est suivi d'un autre, long d'une vingtaine de pages, signé Jeanne Cordelier, *Les Dessous de « La Dérobade »*. Or, en lieu et place de l'histoire d'une réussite, on découvre celle d'un ratage sur lequel flotte un parfum d'amertume. Tout cela à cause d'un « et » de trop.

L'auteure raconte que lorsque l'écrivain Paul Guimard, qui l'avait encouragée à écrire, reçut ses 1 500 pages consignées dans des cahiers à spirale, il les transmit aussitôt au nouveau directeur d'Hachette Littératures. Jean-

Etienne Cohen-Séat convint selon elle que « dans les pages qu'il avait sous la main existait un livre, mais qu'il fallait qu'il sorte ». Il lui adjoignit donc Martine Laroche, une technicienne de l'écriture, afin de l'aider à élaguer et à structurer son texte, quitte à l'amputer d'un peu plus de sa moitié. Selon les us et coutumes de l'édition, on ajouta « en collaboration avec » à son contrat avec un partage de droits d'auteur lequel, quoique faible pour celle qui eut à rendre le manuscrit publiable, s'avéra profitable eu égard au succès du livre (on conçoit que cela ait, plus tard, ajouté à l'amertume de l'auteure). Elle n'osa pas récuser cette mention qui, peu après, se métamorphosa en « et », une simple conjonction jugée « assassine » qu'elle subit alors comme le coup de grâce qui la laissa muette, donc consentante.

Le livre parut avec le seul nom de Jeanne Cordelier en couverture et, sur la page de titre, la précision en petits caractères sous son nom, « et Martine Laroche ».

Celle-ci reconnut elle-même dans un article qu'elle n'avait pas écrit une seule ligne du livre. En vain ! Quelques critiques malveillants s'en emparèrent afin de prouver que *La Dérobade* était en réalité l'œuvre d'un nègre. La

Jeanne Cordelier, à l'époque amère de *La Dérobade*.

rumeur enfla et la poursuivit sur les plateaux de télévision. Alors qu'elle citait Albertine Sarrazin au cours d'une émission, un participant lui lanca : « Elle au moins écrivait ses livres ! » Dans une autre, le banc-titre chargé de désigner les invités par leur profession ricana : « Et sous Cordelier, qu'est-ce qu'on met ? » Jusqu'à ce fameux historien, d'ordinaire mieux inspiré, à qui elle fut présentée lors d'un déjeuner chez Lipp et qui lui demanda : « Quel effet ça fait d'être maquée par son éditeur plutôt que par un maquereau ? »

Depuis, Jeanne Cordelier n'a cessé de ruminer l'adjonction de ce maudit « et ». Elle a le sentiment d'être encore poursuivie par la rumeur. L'éditeur Jean-Etienne Cohen-Séat est aujourd'hui formel : « Les 1 500 feuillets étaient un peu comme des rushes qui avaient besoin d'un montage ; mais de la même façon que dans un film toutes les images sont dans les rushes, tous les mots du livre sont ceux de Jeanne Cordelier. » Ironie de l'histoire : sur l'affiche du film tiré du livre, son nom figure deux fois, comme auteure et comme adaptatrice, alors qu'elle n'a pas du tout collaboré au film. Une fois encore, un mot de trop.

